

Au moment de quitter le cabaret du bord de l'eau pour se joindre à l'expédition conduite par Huber, notre personnage n'avait pas cru devoir se séparer de ce qu'il aimait plus que tout au monde, c'est-à-dire de la somme assez rondelette représentant ses économies et ses bénéfices. Cette somme, en bons écus de six livres, jointe aux cent livres remises par Las-cars pour assurer le bateau contre toute éventualité fâcheuse, gonflait entre mesure une ample ceinture de cuir serrée autour des reins de Sauvageon....

Le reste se devine....

L'argent jouait ici le rôle du pavé qu'on attache au cou du chien avant de le jeter à l'eau!.... le trésor noyait son maître!....

La pensée qu'il fallait choisir entre la ruine et la mort fut bien cruelle pour Sauvageon!.... il éprouva l'une de ces angoisses poignantes, l'un de ces désespoirs inexprimables qui font blanchir soudainement les cheveux d'un homme!.... en un mot, il hésita presque!.... mais le temps pressait.... l'agonie allait commencer.... le miserable s'affaiblissait!....

D'une main défaillante il détacha le ceinturon, et son corps allégé remonta brusquement, ainsi qu'un bouchon de liège, à la surface du fleuve....

Là, l'infortuné reprit haleine, et, suffoqué, haletant, asphyxié plus qu'aux trois quarts, à peu près incapable de tout mouvement, il se laissa flotter comme une épave inerte, sans s'inquiéter de savoir où le courant l'entraînait....

(La suite au prochain numéro.)

LE DRAPEAU

(Suite)

Il ne savait de toute la langue allemande que le nom de l'église où se trouve, dans cette ville solennelle et régulière, ornée d'arcades, de palais, de statues, le tombeau de Frédéric-le-Grand, *Garnison-Kirche*. Un passant la lui indiqua du doigt.

La *Garnison-Kirche*, à Potsdam, nue et grise, comme toute église protestante, n'aurait rien de remarquable, à coup sûr, si elle ne contenait le tombeau du grand Frédéric. C'est un temple froid et clair, avec des bancs et des galeries de bois, des murs sans ornements, des verrières sans couleur. Quelque chose comme une église de campagne. Le cercueil du roi emplit, semble-t-il, ce lieu sans grandeur. Il est de plain pied avec le visiteur, ce tombeau devant lequel s'arrête le vainqueur d'Iéna, pensif et satisfait. Au milieu de l'église, dans un caveau factice en forme de chapelle, le tombeau, d'aspect noir, en étain, sans ornements, apparaît, faisant face au cercueil paternel, à travers la grille de fer qui les sépare de l'église et de l'accès du public. Jadis figuraient là l'épée et les décorations de Frédéric-le-Grand. Napoléon, en 1806, les fit emporter. Et comme un des siens lui conseillait de mettre à son côté l'épée du grand Frédéric :

—Imbécile, répondit l'empereur, j'ai la mienne!

La Prusse a fait à son roi des trophées de nos drapeaux. Deux étendards captifs ornent la chaire ou chapelle de marbre qui surmonte le sépulcre royal.

Au-dessus de cette chapelle, une sorte de galerie s'élève, dominant le tombeau ; on y parvient à droite et à gauche par un escalier, et, arrivé à la galerie, on aperçoit alors au-dessous de son regard les dalles noires et blanches de l'église, la grille qui s'ouvre sur le caveau du roi, les deux faiseaux de drapeaux français, de ces drapeaux de la grande armée aux couleurs fanées, aux franges déchirées par les balles, et qui pendent, carrés, à leurs hampes bleuâtres. Les plis poudreux de ces drapeaux des grandes guerres arrivaient alors jusqu'à la portée de la main des visiteurs. Depuis quelques années, une sorte de balustrade en sépare davantage le public. En se penchant sur la galerie, on pourrait cependant encore toucher cette soie déchirée, déchiquetée dans le combat, et qui répand comme une odeur de salpêtre et de poussière. Ces trophées des victoires de Blücher étendent ainsi leur ombre sur le sommeil du roi-philosophe. Les petits-neveux du vainqueur de Rosbach témoignent de leur haine contre les vainqueurs d'Iéna.

Tout cœur français se sentirait durement frappé à la vue de ces drapeaux, arrachés aux mains crispées des morts de Warteloo. En entrant dans la *Garnison-Kirche*, Fougerel, pâle, contentant, sous une froideur feinte, l'émotion la plus profonde qu'il eût ressentie de sa vie, s'avanza lentement, les veines glacées, et tout d'abord ses yeux s'arrêtèrent sur le tableau des médailles de 1813, morts à Potsdam, invalides de la guerre de l'indépendance allemande, dont on encadre les médailles en souvenir de leurs hauts faits. Le capitaine regarda cela, s'avanza ensuite jusqu'à la grille de la chapelle, puis il s'arrêta brusquement. Au-dessus de lui, là, dans la lumière presque insultante d'un rayon de soleil, il avait vu enfin des drapeaux tricolores, des drapeaux français, avec leurs lettres d'or et leurs inscriptions. Un coup de couteau ne lui eût pas fait plus de mal. Il se sentit pris d'une rage profonde en les regardant, ces drapeaux noircis et funèbres comme des crêpes de deuil. Il lui fallut demeurer un moment immobile, tant son émotion était grande. Le sang lui montait au front et battait à ses tempes. Puis le capitaine revint à lui, et il passa sur son crâne qui brûlait, sur ses yeux gros de larmes, sa main tremblante, lors-

qu'un vieillard presque gigantesque, maigre, sec, la moustache rude, coiffé d'une casquette à cocarde noire et blanche, et portant une longue capote grise de sous-officier, s'approcha et, après l'avoir un moment considéré, lui dit d'une voix gutturale :

—Monsieur est Français? Monsieur veut visiter?

—Oui, répondit alors Fougerel en secouant son émotion terrible.

Le gardien fit quelques pas vers la chapelle, l'ouvrit, alluma une chandelle, puis s'arrêtant brusquement devant le tombeau, sur lequel tombait la lumière, et prenant instinctivement la pose correcte et machinale du soldat prussien à l'exercice, il commença d'un ton de litanie l'*explication* qu'il donnait, depuis bien des années, aux visiteurs. Il détailla les hauts faits du roi de Prusse, le récit de ses combats, puis, désignant les trophées suspendus au dehors, il entama machinalement le récit de la bataille de Waterloo, où les drapeaux français avaient été conquis ; mais au moment où il prononçait ce nom de défaite :

—Inutile, interrompit Fougerel, je sais... j'y étais...

—Ah ! fit le sous-officier en demeurant immobile.

Il se fit un silence glacial entre ces deux hommes. Le capitaine, l'œil fixe, ne disait mot. Tout à coup le Prussien, au bout d'un moment, demanda tout bas à Fougerel :

—Quel régiment?

—1er grenadiers de la garde, derniers carrés!

—Ah ! dit encore le Prussien, c'est mon régiment qui vous a chargés...

—Quel régiment?

—Hussards noirs!

Le capitaine ne répliqua pas, mais il redressa sa haute taille, et regardant le gigantesque sous-officier droit dans les yeux, il fit passer dans l'éclair de ses prunelles toute sa rage concentrée, toute sa fureur passée, toute sa douleur présente, et, devant l'électricité farouche de ce regard, le gardien baissa lentement ses paupières sur ses yeux d'un bleu gris et froid.

C'était comme une flamme de la lutte ancienne qui brillait et incendiait encore, montrant la profondeur sinistre de la haine passée entre ces combattants d'autrefois, maintenant vieillis, cassés, courbés par l'âge. Après trente ans, la patriotique colère, la rage de la mêlée subsistaient dans toute leur fièvre ardente. Fougerel, raide, superbe, fit d'un pied assuré deux pas en avant.

—De là-haut, dit froidement le gardien en relevant un peu la tête et en montrant la galerie, puis l'escalier qui y conduisait, on voit mieux les drapeaux.

A ce moment même, la porte de la *Garnison-Kirche* s'ouvrait et se refermait avec bruit. C'était une famille de touristes anglais qui y entraient en parlant très haut. Le sous-officier, avec cette avidité de valet qu'ont la plupart de ses compagnons d'armes, quitta un moment le capitaine pour aller recevoir les visiteurs, dont il attendait sans doute un pourboire plus considérable, et Fougerel en profita pour sortir de la crypte et gravir aussitôt les marches qui conduisaient au premier étage. Son cœur sautait sous son habit boutonné. Une fois arrivé sur cette sorte de terrasse, le capitaine, en se penchant, eut comme un éblouissement. Là, près de lui, là, les aigles, dans la lumière, faisaient étinceler encore leur or poudreux ; les inscriptions glorieuses étaient sur les drapeaux déchirés ; là, à portée de sa main, courbés en éventail devant le tombeau du roi prussien, les étendards de la vieille garde semblaient couchés comme des courtisans qui saluent un maître. Quelle âpre et violente douleur : les revoir en ce lieu, captifs, offerts à la curiosité banale ou à l'ironie des foules ! Quelle fièvre aussi, quel immense rêve : les sentir si près, les voir près de soi, les toucher !

Le cœur de Fougerel battait horriblement, et une sorte d'angoisse lui serrait la gorge et le faisait vaciller sur ses jambes.

Il avait envie de s'élançer sur ces trophées et de les jeter bas, d'un coup violent, inoui, et de se précipiter avec eux dans le vide, les tenant embrassés, lorsque tout à coup, justement sur celui des drapeaux qui se trouvait le plus rapproché de la balustrade où il s'accoudait, le capitaine aperçut, luisant encore, le chiffre de son régiment, ce chiffre 1 des grenadiers ; il le revit, ce lambeau superbe pour lequel il avait joué et donné sa vie ; il le reconnut encore à cette hampe brisée, dont une balle avait emporté l'aigle, alors que le capitaine l'agitait dans la fumée. Le drapeau ! C'était le drapeau du régiment, le drapeau lacéré, déchiqueté, ramassé sur les corps étendus, et recousu, pour la plus grande gloire de la Prusse, par les jolies mains d'une princesse allemande.

—Malapeyre ! Malapeyre ! murmura instinctivement Fougerel.

Il se sentait poussé par un sublime vertige ; il se pencha sur la balustrade, atteignit de sa main droite fièreusement étendue le drapeau dont la soie vieillie caressa ses doigts comme une peau de femme, et le prenant alors à pleine main, d'un coup violent, tirant à lui l'étoffe sacrée, il l'arracha, la déchira rapidement, l'attira vers lui, la bâsse avec une joie débordante, puis brusquement, comme s'il venait de commettre un forfait, il serra d'un geste prompt ce lambeau tricolore sur sa poitrine, boutonnant en hâte sa redingote, et se re-

dressant tout à coup, tandis que là-bas, dans l'église, le sous-officier-gardien disait en anglais aux nouveaux visiteurs :

—Approchez, s'il vous plaît ; le tombeau est au milieu.

Fougerel, pareil en ce moment suprême à un prêtre qui vient de recevoir l'hostie, descendait déjà les marches qu'il avait gravies tout à l'heure, et ému jusqu'aux os, étouffant son immense joie, il ne songeait qu'à regagner la porte de l'église et la rue.—Au bas de l'escalier, devant la grille du tombeau, il se heurta contre le gardien qui le regardait, l'air obséquieux, la main tendue.

Fougerel lui donna au hasard, sans le regarder, une pièce de monnaie (le gardien dit depuis que c'était un louis d'or), puis, brusquement, le capitaine alla droit devant lui jusqu'à la porte extérieure. Il étouffait. L'air de dehors le frappa en plein visage, frais et bon. Fougerel ôta son chapeau et se mit à marcher tout droit, à travers la place, d'un pas rapide, ne songeant plus à la voiture qui l'avait amené, ne pensant à rien qu'à fuir, qu'à emporter, à cacher, à dérober sa conquête. L'idée qu'il avait volé quoi que ce fût ne lui venait pas : il n'avait que la joie du soldat qui a emporté une position d'assaut, et qui se trouve sain et sauf après la victoire. Ce drapeau sur la poitrine lui causait comme une chaleur réchauffante. Le capitaine rayonnant, et cependant son cœur battait à coups précipités. Le carillon de la *Garnison-Kirche* se mettait justement à jouer en sautillant un air guilleret, heureux, un air français. Fougerel l'entendait. Il lui semblait que le carillon célébrait son triomphe. Il avançait à grands pas, comme à la charge. Ces rues droites de Postdam, tirées au cordeau, semblables à celles de Versailles, lui semblaient interminables. D'ailleurs, il ne voyait rien, il avait devant les yeux comme un voile. Il allait. Un contentement vaste, profond, absolu, l'inondait d'une joie qu'il n'avait jamais ressentie, joie de fiancé enlevant sa fiancée, de poète touchant à son rêve, joie de fou embrassant sa chimère, ou plutôt joie plus profonde et plus grave, la joie faite de volonté du soldat qui vient, en dépit de tout obstacle, d'accomplir son devoir et de gagner la bataille.

(La fin au prochain numéro.)

NOUVELLES DIVERSES

—Certains journaux affirment que M. Sénecal doit s'établir définitivement à Paris.

—A Paris, sur un bon nombre de rues les plus fréquentées, on remplace le pavé en pierre par le pavé en bois.

—Frédéric Mann, l'assassin de la famille Cook, a été pendu vendredi dernier, à L'Orignal, comté de Prescott.

—Les directeurs du chemin de fer urbain de Montréal ont déclaré un dividende annuel de sept pour cent avec un bonus.

—Le procès de la femme Coats, accusée d'avoir empoisonné son mari à Bulwer, district de Sherbrooke, s'est terminé par un verdict d'acquittement.

—A St-Pétersbourg, la dame supérieure et sept autres dames, attachées à l'institut Maria, qui est sous le patronage direct de la czarine, ont été arrêtées sous accusation de nihilisme.

—M. Charland, constructeur, vient de mettre sur ses chantiers, à Lévis, la quille d'un nouveau navire. On prête à M. Samson l'intention d'en construire, lui aussi, un ou deux cet hiver.

—Jeudi dernier, à Québec, dans le transport d'une pièce de canon, l'un des membres de la batterie A, le caporal Hunter, a été tué instantanément. Le défunt était marié.

—Le diocèse de Portland, qui comprend les Etats du Maine et du New-Hampshire, va être divisé, vu l'accroissement de la population catholique depuis cinq ans.

—Jack Standford, conducteur d'omnibus, de Las Vegas, Nouveau-Mexique, coupa la gorge de sa femme et pratiqua ensuite la même opération sur lui-même.

—Le commerce de pommes se fait sur une grande échelle depuis quelques semaines. Un commerçant du Vermont en a vendu pour sa part trois mille barils à un commerçant d'Ottawa.

—Les trois individus qui ont été arrêtés ces jours derniers à Duluth, E.-U., pour avoir contrefait des billets de la banque de Montréal, sont originaires du Canada.

—Le successeur de Marwood, le célèbre bourreau, vient d'être choisi. Il se nomme James Berry, est âgé de 30 ans, et se trouve actuellement employé chez un cordonnier de Bradford.